

pousses, dans les jeunes plantes, dans les jeunes verdure; vous êtes au cloître, vous, dans les vieux livres, dans les vieux philosophes, dans les vieux penseurs; nous sommes dans la poésie tous les deux: moi, je lis Virgile à travers la nature; vous, vous rêvez à nature à travers Virgile. Ne nous plaignons pas,

quand le ciel est bleu, et quand les livres sont ouverts. Vos vers sont doux, graves et charmants. Ils viennent de votre âme et n'en sont que le rayonnement mystérieux. Un peu de lumière intérieure qui s'échappe au dehors par les fêlures du cœur, voilà en effet la poésie des vrais poètes.

VOYAGE DU RHIN — 1840

A madame Victor Hugo, à Saint-Prix.

Paris, 29 août, midi.

Je vais partir dans un instant, chère Adèle, et je t'écris comme je te l'ai promis. Je suis triste. Je t'aime bien, ma chérie, et dans ce moment-ci je voudrais que tu pusses voir avec quelle tendresse je pense à vous tous, mes bien-aimés.

Je m'en vais par Soissons, comme l'an dernier. Je remarque qu'on trouve toujours plus facilement des places pour le Nord que pour le Midi.

Dis à mon Charles et à mon Toto que je serai bien content d'eux s'ils travaillent bien.

Je t'écrirai de ma prochaine étape. Je vous embrasse tous bien tendrement, ma Didine, ma Dédé, mes chers petits lauréats, tous, et je serre la main de ton bon père.

Aime-moi, mon Adèle, et pense un peu à moi.

Namur, 2 septembre 1840.

Chère amie, je suis à Namur et je t'envoie les premières pages du Journal de mon voyage. Je te l'enverrai désormais sous cette forme, car de cette façon je pourrai faire dans mes lettres la séparation que tu désires entre ce qui est le *voyage* et ce qui est *nous*. Ce sera donc un pur et simple Journal* auquel je joindrai

Ce Journal devait former, et forma, l'ouvrage *le Rhin*.

toujours une lettre pour toi. Je vais partir pour Liège et de là pour Cologne.

Je songe à vous tous bien tendrement, à toi, mon Adèle. J'espère que vous allez tous bien à Saint-Prix et que ton bon père se trouve toujours à merveille de ce bon air et de cette belle campagne.

Je recommande à mes chers enfants ainsi qu'à toi de m'écrire de bien bonnes et bien longues lettres. J'en ai besoin plus que jamais en voyage. La nature est charmante, mais la famille l'est plus encore.

Ne laisse lire ces feuilles de mon Journal à personne qu'à la famille. Je serai charmé qu'elles t'amusement et t'intéressent un peu, ainsi que ton père. Si par hasard il y a quelqu'un d'étranger à Saint-Prix, même un ami intime, je te recommande bien de ne pas laisser lire le Journal. Je t'en ai dit autrefois les inconvénients. Adieu, chère amie, je vous embrasse tous cent fois, mes bien-aimés, et je ne pense qu'à vous.

Aix-la-Chapelle, 5 septembre 1840.

Je pense, chère amie, que tu as dû recevoir hier les douze premières pages de mon Journal. Je t'en envoie aujourd'hui la suite, en désirant beaucoup que cela vous intéresse tous un peu. Je suis à Aix-la-Chapelle et je pars demain pour Cologne. De là, je compte remonter le Rhin le plus haut possible. Dans deux ou trois jours je t'enverrai mon trajet de Liège à Aix-la-Chapelle. Dis à ma Didine de me suivre sur la carte. J'espère que j'aurai de vos bonnes nouvelles à tous à Mayence, j'en ai déjà bien besoin. Il me semble qu'il y a un siècle que je vous ai quittés et je me rappelle

avec un serrement de cœur la figure en larmes de mon pauvre Toto sur le seuil du père Bontemps.

Travaillez bien, mes chers enfants. Mon Charlot, songe à ta présence *parmi les forts* en cinquième. Et toi aussi, mon Toto, tu vas débiter au collège; il faut le faire dignement. Jouez bien aussi. Écrivez-moi tous de grandes lettres, vous entendez, mes bien-aimés, tous, y compris ma chère petite Dédé. J'espère que son poulet, son pigeon, son chevreau, son chat et son lapin ne l'empêcheront pas d'écrire à son papa. Je lui recommande aussi de bien travailler et d'obéir à sa sœur, qui est grande et sage. Ce qui ne veut pas dire pourtant que Dédé ne soit pas sage. Je compte que sa bonne chère maman est contente d'elle.

Dis à ton père, mon Adèle, que je le regrette à chaque instant dans cette belle excursion où tout l'intéresserait, où je voyage sans livres avec mes seuls souvenirs et où tout ce qu'il a dans la tête aiderait si bien le peu qu'il y a dans la mienne.

Et puis je vous regrette aussi tous, et je voudrais vous avoir là près de moi, chères têtes que j'embrasse et que j'aime.

Saint-Goar, 15 septembre 1840.

Je continue lentement comme tu vois, chère amie, mon voyage du Rhin pris à rebours. Voici la suite de mon Journal. Je tâche de tout voir afin d'avoir une idée complète et définitive de cet admirable pays.

Je n'ai pu me rappeler la date de la mort de Marie de Médicis et de la naissance de Rubens. Ton père doit les savoir. Je le prie de remplir les blancs que j'ai laissés. Si je l'avais avec moi, ce qui me ravirait, je ne laisserais pas de blancs.

J'ai fait pour ma Didinette un dessin d'Andernach, mais il est trop grand pour tenir dans une lettre. Il faudrait le plier. Je le garde dans mon album pour te le donner à Paris, ma Didine chérie.

J'ai quitté Andernach et je suis à Saint-Goar, mer veilleux endroit dont je t'enverrai un portrait tel quel.

Je voyage lentement parce qu'il le faut, et cependant à regret, car il me tarde d'être à Mayence où tes lettres m'attendent, où toutes vos lettres m'attendent, mon Adèle toujours aimée, mes enfants toujours désirés; j'espère qu'elles ne m'apporteront rien que de doux et de bon. Je songe sans cesse à vous tous avec attendrissement. Vous me suivez partout, au milieu de mes courses, au milieu de mon travail.

Adieu, chère amie, adieu, mon Adèle. Pense à moi et aime-moi. A bientôt une autre lettre. Écrivez-moi toujours à Mayence. De Mayence j'écrirai à tous, car l'espère que tous m'auront écrit. Je vous embrasse bien tendrement, ainsi que ton bon père. Un baiser à vous

tous, à toi, chère amie, à toi, ma Didine, à toi, mon Charles, à vous, mon Toto et ma Dédé. Pensez tous à votre père, qui vous aime tant.

Bingen, 28 septembre 1840.

Bonjour, mon Adèle chérie, je t'embrasse de toute mon âme. Je suis à Bingen. Après-demain, je serai à Mayence et j'aurai tes lettres, j'aurai toutes vos lettres, mes bien-aimés. Il me semble que je vais vous revoir tous. Je suis joyeux. Écris-moi, écrivez-moi tous désormais à *Trèves*. Si le temps me le permet, je compte faire sur la Moselle, rivière admirable et inconnue, le travail que j'achève en ce moment sur le Rhin.

« Le 14 septembre ont passé ici, à Bingen, *M. Jules Janin, littérateur, et M. Victor Hugo, id.* », ainsi inscrits sur le registre de l'hôtel Victoria, de la main même de M. Jules Janin, dont je crois bien avoir reconnu l'écriture. M. Victor Hugo, à ce que m'a dit l'hôte, ne ressemblait pas beaucoup à ses portraits et avait des moustaches. Ces deux messieurs étaient d'humeur joyeuse et accompagnés de trois dames charmantes. Ils ont visité tous les environs. Leur arrivée a mis toute la ville en rumeur. Ils étaient d'ailleurs fort bons princes. L'hôte m'a demandé si je les connaissais. J'ai dit que oui, un peu, mais de nom seulement. Maintenant on montre aux étrangers leurs noms inscrits sur le livre de l'auberge. C'est tout un fracas dans la petite ville romaine de Bingen, qui a pourtant vu Charlemagne.

Quant à moi, je voyage profondément inaperçu et inconnu, et je m'en félicite.

Je compte trouver à Mayence de bonnes lettres de tout le monde, et que vous vous portez tous bien, et que les vacances, qui, hélas! tirent à leur fin, ont été bien employées pour beaucoup de joie et pour un peu de travail.

Ma Dédé chérie, j'entends en ce moment jaboter dans la chambre voisine de la mienne une petite fille de ton âge qui me fait songer à toi, chère enfant. Sois bien bonne pour ta mère et ta sœur et ton frère, et tu seras bien aimée de ton petit père.

Ma Didine, mon Charles, mon Toto, je vous écrirai de Mayence, où je trouverai toutes vos lettres. Je vous embrasse tous mille et mille fois, ainsi que votre bonne mère, mes enfants, ma joie, ma vie. Pensez à moi et priez pour moi soir et matin. Je songe à vous sans cesse de mon côté:

Je serre la main de ton excellent père. Je désire que tous mes griffonnages l'intéressent et l'amuse, et je compte qu'il me rectifiera au besoin.

Encore un bon baiser pour toi, chère amie. Tu vois bien que j'en ai la place.

Mayence, 1^{er} octobre 1840.

Je devrais te gronder, chère amie, de ne m'avoir écrit que si peu de lignes. Mais, comme ces lignes étaient douces et tendres, je te pardonne pour cette fois, à condition que tu ne recommenceras plus et que tu m'écriras, à Trèves, au moins une bonne et longue lettre. Tu dois comprendre qu'après une absence qui me semble déjà bien longue, j'ai besoin de savoir un peu ce qui se passe à Paris ou du moins à Saint-Prix. Ainsi écris-moi, sur toutes les choses que tu sais pouvoir m'intéresser, tous les détails que tu auras. Je pense que quelques-uns de nos amis viennent te voir à Saint-Prix. Redis-moi ce qu'ils te disent. Voici des lettres pour tous les enfants, pour Julie et pour ton bon père. J'ai appris avec bien de la joie que Julie allait tout à fait bien.

As-tu reçu M^{me} Menessier-Nodier? Lui as-tu écrit au moins? L'as-tu invitée? N'oublie pas, chère amie, de faire quelque chose d'amical de ce côté-là; ce sont des amis de dix-sept ans! Je vais voir Mannheim, Heidelberg et Francfort; puis, si le temps se soutient, je redescendrai le Rhin et je suivrai le cours de la Moselle, comme je l'ai déjà écrit. Ma prochaine lettre te portera la suite de mon Journal.

Voici des tas de dessins pour les enfants. J'ai tâché de faire à tous part égale. Ils ont tous part égale dans mon cœur.

J'ai visité Bingen, Rudesheim, la fameuse *Tour des Rats*; j'explore en ce moment Mayence, qui est du plus haut intérêt. Ce voyage aura été de la plus grande utilité pour moi — et, j'espère, pour vous tous.

En terminant, chère amie, je te rappelle encore combien je désire avoir, à Trèves, un bon et long message de toi (au moins un). Dis-moi si le Journal t'intéresse. Tu sais que, toi et mes enfants bien-aimés, voilà l'objet exclusif de mes travaux dans ce monde. Un jour, je vous laisserai à tous l'édifice quelconque que j'aurai bâti. J'espère que mon nom sera un toit pour mes enfants.

Écris-moi donc, mon Adèle chérie, et bientôt et beaucoup. Je t'aimerai bien.

Ton bon vieux mari.

A Toto.

Mayence, 1^{er} octobre 1840.

Voici, mon cher petit Toto, un dessin que j'ai fait pour toi. Je te l'envoie bien vite après avoir lu ta bonne petite lettre si gentille et si douce. Dans un mois, mon ange chéri, tu reverras ton père, et ce sera un aussi beau jour pour lui que pour toi.

Quand cette lettre t'arrivera, les vacances seront près de finir. Vous rentrerez en classe, mon Charlot et toi, et ce sera, j'espère, avec un nouveau courage et de nouvelles forces. Toutes mes espérances et tout mon bonheur reposent sur vous, mes bien-aimés. Votre bonne mère m'écrit qu'elle est contente de vous tous. Rendez-la heureuse comme elle le mérite, elle qui vous aime tant, et qui, comme moi, n'a que vous et votre bonheur pour préoccupation dans ce monde.

L'homme vaut ce que l'enfant a valu; n'oublie jamais cela, mon petit Toto; sois un laborieux écolier, je te réponds que tu seras un jour ce qu'on appelle un homme, vir.

Tous les détails que tu me donnes sur vos jeux et vos études m'ont infiniment intéressé. Écris-moi à Trèves quelques lignes après avoir reçu cette lettre, et donne-moi encore beaucoup de détails sur toi, sur tes frères et sœurs, sur toute la maison. Cela me fait assister à vos plaisirs, à vos amusements, à votre vie, et je me figure que je suis au milieu de vous, mes enfants chéris.

Je suis charmé que tous les bestiaux de ma petite bergère Dédé se portent bien et que vous ayez terminé votre logis de feuilles et de branches. Dis à Dédé qu'elle m'en écrive un peu plus long que la première fois.

Moi, mon Toto, tu vois, si tu lis mes lettres à ta mère, que je travaille et que, *même dans mes vacances*, je tâche de ne pas perdre mon temps. Je vois de bien beaux pays, j'étudie des choses bien nouvelles et bien curieuses; mais tout cela ne vaut pas vos caresses et vos embrassements et deux heures passées au milieu de vous à Saint-Prix.

Ainsi, mon Toto bien-aimé, rentre en classe avec courage, travaille bien, écris-moi, satisfais ta mère et tes maîtres. et pense que je suis à peine un instant sans songer à toi. Rien de ce que je vois ne me distrait de vous, mes enfants. Tout ce que je fais et tout ce que je suis dans ce monde, je le fais et je le suis pour vous.

Je t'aime, je t'aime profondément, mon petit Toto.

A Béranger.

Mayence, 4 octobre 1840.

Je suis à Mayence, dans un pays qui a été français, qui le redeviendra un jour, et qui l'est de cœur et d'âme en attendant qu'il le soit sur la carte par la ligne bleue ou rouge des frontières. Tout à l'heure, j'étais à ma fenêtre, sur le Rhin; j'écoutais vaguement le bruit des moulins à eau amarrés aux vieilles piles disparues du pont de Charlemagne, et je rêvais aux grandes choses que Napoléon a faites ici, lorsque d'une croisée voisine, une voix de femme, une voix charmante, m'a apporté par lambeau des vers charmants :

J'aime qu'un russe soit russe
Et qu'un anglais soit anglais
Si l'on est prussien en Prusse
En France, soyons français.

Mes amis! mes amis!
Soyons de notre pays!

Qui s'écriait à Pavie
Tout est perdu fors l'honneur

Consolons par ce mot-là
Ceux que le nombre accabla

Ces vers de vous, ces nobles vers, entendus de cette façon et dans ce lieu, m'ont remué profondément. Je vous les envoie mutilés comme le vent me les a apportés. Ils m'ont fait venir les larmes aux yeux, et j'ai senti un besoin irrésistible de vous écrire. J'avais le cœur serré dans ce pays où un français ne devrait pas être un étranger, où un soldat blanc et un soldat bleu, c'est-à-dire l'Autriche et la Prusse, montent la garde devant la citadelle défendue en 94 par nos Mayençais et agrandie en 1807 par Napoléon. Vos vers m'ont dilaté l'âme. Ce chant d'une femme, c'est la protestation de tout un peuple. J'ai pensé que vous seriez heureux de savoir que les échos du Rhin sont pleins de votre voix et que la ville de Frauenlob chante les chansons de Béranger.

Quant à moi, je ne fais que passer à Mayence, mais j'en emporte une émotion profonde. Je vous la dois et je vous en remercie. Cher grand poète, je suis à vous du fond du cœur.

A madame Victor Hugo.

Heidelberg, 9 octobre 1840.

Voici encore, chère amie, un gros morceau de mon Journal. J'ai peur d'être forcé de l'interrompre; voyageant le jour, ou visitant les édifices, ou étudiant dans les bibliothèques, je ne puis écrire que la nuit. J'y passe quelquefois des nuits entières, et mes yeux en souffrent. Cependant, comme il me semble que ce journal intéresse ton père et vous amuse tous un peu, je ferai tous mes efforts pour le continuer. C'est d'ailleurs un travail utile, en ce sens qu'une foule de choses locales sont consignées là pour la première fois qui menacent de se perdre et de s'effacer bientôt. Enfin, je tâcherai de faire encore obéir mes yeux, mais pourtant je n'ose pas trop en répondre. Ton bon père trouvera dans cette lettre des détails inédits sur le couronnement des empereurs à Francfort qui lui paraîtront, je crois, curieux.

J'ai calculé que vous aviez dû recevoir mes dernières lettres dimanche dernier. Ce jour-là j'ai bien songé à vous tous, chers bien-aimés. Ceux d'entre vous auxquels leur image n'aurait pas plu n'auront qu'à me le dire, je leur en ferai une autre à Paris.

J'espère, chère amie, que tout va toujours bien. Les rumeurs de guerre qui viennent jusqu'ici ne vont pas, je pense, jusqu'à Saint-Prix.

Tu auras perdu en ce moment mon Charlot et mon Toto. Ces pauvres enfants sont sans doute rentrés chez M. Jauffret. Il faut bien leur dire de ma part, entends-tu, chère amie, que je compte sur leur persistance à bien travailler.

Je me mettrai, aussi moi, à travailler à mon retour. Il importe que mon hiver soit productif et fructueux, et j'espère que nous y parviendrons tous les deux, toi par l'économie, moi par le travail.

Dans une vingtaine de jours, je vous reverrai tous. Ce sera un beau jour pour moi; et pour toi aussi, n'est-ce pas, mon Adèle?

Mon Adèle chérie, ma Didine bien-aimée, songez que je compte trouver plusieurs lettres de vous à Trèves et qu'il me les faut. Et toi aussi, ma chère petite Dédé. Si mon Charlot et mon Toto peuvent m'écrire, nonobstant les classes, ils feront bien plaisir à leur papa. J'espère aussi une lettre de ton bon père dont je serre les deux mains. A bientôt, mes anges. Je vous embrasse tous mille fois.

Stockart, 19 octobre 1810.

Je t'écris, chère amie, au milieu de la plus magnifique tempête du monde. Je suis dans la Forêt-Noire et je vais voir Schaffhouse pour compléter le Rhin. Je t'envoie ci-inclus le commencement d'une lettre pour Boulanger, dont j'ai oublié l'adresse actuelle. Vous pouvez tous la lire à Saint-Prix, si bon vous semble; après quoi, tu mettras ces quelques feuillets sous enveloppe et tu les enverras à Louis.

Il pleut sur la Moselle, ce qui m'a fait y renoncer. Je reviendrai à Heidelberg pour voir l'intérieur de la Forêt-Noire et de là je rentrerai directement en France par Forbach. Écris-moi maintenant (et aussitôt cette lettre reçue, je t'en prie, chère amie) quelques bonnes petites pages à *Forbach, poste restante* (France). J'ai écrit au bureau de poste de Trèves pour qu'on fit revenir là toutes tes lettres. Je les y trouverai en passant.

Dans très peu de jours tu recevras la fin de la lettre

à Boulanger. Cela vous fera une espèce de continuation du Journal pour Heidelberg, qui est un admirable lieu.

Je vis dans votre pensée à tous et dans l'espérance que tout va bien à Saint-Prix. Je compte que tu te portes bien et que mes enfants bien-aimés ne te donnent que de la joie.

Je parcours en ce moment les plus beaux pays du monde. Avant peu, peut-être, la guerre dévastera tout cela. Quand je vois une ruine, je la regarde bien. On en fera peut-être une position militaire et dans un an je ne la retrouverai plus.

Mes yeux vont toujours un peu. Cependant je les ménage. Il le faut bien, car ils auront à travailler cet hiver.

Encore quelques jours, mon Adèle, et je t'embrasserai. Le premier novembre ne se passera pas, j'espère, sans que j'aie ce bonheur.

Écris-moi, je t'en prie, *une bonne lettre* à Forbach et donne-moi des nouvelles fraîches de vous tous. Si tu savais comme j'en ai besoin. Adieu, ma bien-aimée, c'est-à-dire, pas adieu, à bientôt, à bientôt.

Embrasse pour moi, quand tu les verras, mon Charlot et mon Toto, mes deux petits écoliers chéris.

A Chateaubriand.

Décembre 1840.

Après vingt-cinq ans, il ne reste que les grandes choses et les grands hommes, Napoléon et Chateaubriand. Trouvez bon que je dépose ces vers* à votre porte. Depuis longtemps, vous avez fait une paix générale avec l'ombre illustre qui les a inspirés.

Permettez-moi de vous les offrir comme une nouvelle marque de mon ancienne et profonde admiration.

A Savinien Lapointe*.

Mars 1841.

Si vos vers, Monsieur, n'étaient que de beaux vers,

* *Le Retour de l'empereur.*

* Savinien Lapointe était poète et cordonnier.

j'en serais moins ému peut-être, mais ce sont de nobles vers. Je suis mieux que charmé, je suis touché. Continuez votre double fonction, votre tâche comme ouvrier, votre apostolat comme penseur. Vous parlez au peuple de près, d'autres lui parlent de haut, votre parole n'est pas la moins efficace; vous êtes bien partagé, croyez-moi.

Courage donc, et patience! Courage pour les grandes douleurs de la vie, et patience pour les petites. Et puis, quand vous avez laborieusement accompli votre ouvrage de chaque jour, endormez-vous avec sérénité. Dieu veille.

Je crois en Dieu, Monsieur, et je crois en l'humanité. Dieu met un but à bout de toutes les routes. Il ne s'agit que de marcher.

Suivez toujours les conseils mystérieux et graves de votre conscience. Je l'ai dit quelque part, et je le pense plus que jamais : *Le poète a charge d'âmes*. Dans la nuit profonde où sont encore tant d'esprits, les hommes comme vous, parmi le peuple, sont les flambeaux qui éclairent le travail des autres. Tâchez d'augmenter sans cesse la quantité et la pureté de votre lumière.

A Madame Émile de Girardin.

7 mars 1841.

Comment vous remercier, Madame, de votre ravissant feuilleton? Où prenez-vous toute cette grâce, toute cette force, tout ce charme, toute cette moquerie? cette amitié qui est de la puissance, cette colère qui est de l'éloquence, cette prose qui est de la poésie? Vous trouvez tout cela dans votre cœur, où il n'y a pas seulement le génie d'un poète, où il y a l'âme d'une femme. C'est ce qui vous fait exquise; c'est ce qui fait que la beauté de votre visage reflète la noblesse de votre esprit; c'est ce qui fait qu'on vous aime et qu'on vous admire.

Je baise respectueusement vos mains charmantes qui écrivent de si belles choses et vos pieds courageux qui en foulent tant de laides.

VICTOR H.

Est-ce que vous voulez voir *Hernani* ce soir?

A M. Charles de Lacretelle.

21 mai 1841.

Que devenez-vous, cher et vénérable ami? Comment se porte M^{me} de Lacretelle? Êtes-vous toujours heureux, comme je l'espère et comme je le désire ardemment, dans tout ce que vous aimez? Le printemps est-il doux et charmant à Bel-Air, vous épanouissez-vous au milieu des rayons, des parfums et des chants d'oiseaux, et le bon Dieu vous dédommage-t-il des affreux spectacles qui ont contristé votre noble esprit au mois de novembre dernier? Ces questions que je vous adresse en ce moment avec une sollicitude presque filiale, nous nous les faisons tous les soirs sur notre balcon de la place Royale en regardant les étoiles et en songeant à nos amis. Ma famille, quand elle parle de vous, est comme une moitié de la vôtre. Mes petites filles vous aiment comme moi. J'écris avec intention cette phrase amphibologique, parce que les deux sens en sont vrais.

Je pense que je serai reçu à l'Académie le 3 juin. Je vous chercherai et vous regretterai. Votre fils y sera, ce doux et charmant poète, voisin de Lamartine de plus d'une manière. Il y sera, et je lui enverrai du regard toutes les bonnes pensées que j'ai dans le cœur pour vous.

Travaillez, mon noble confrère, vous le devez à votre pays, et vivez longtemps, vous le devez à vos amis.

A M. Charles de Lacretelle.

Paris, 10 juin 1841.

Je sors, mon vénérable ami, de la première séance particulière de l'Académie où j'ai assisté, et je trouve en rentrant votre lettre. Je ne veux pas tarder un instant à y répondre. Elle me charme comme tout ce qui me vient de vous. Vous savez communiquer à votre style l'émotion de votre cœur. Tout ce que vous écrivez est parfumé d'âme.

Je suis fier du succès de mon discours à Bel-Air. C'est tout simplement la parole honnête et convaincue d'un homme personnellement désintéressé dans les questions, qui est dévoué avant tout à la civilisation, à la pensée et à son pays. Avoir un écho dans votre cœur, c'est de la gloire pour moi.

Continuez, mon bien cher et bien excellent confrère, aimez ceux qui vous aiment et écrivez pour ceux qui vous comprennent.

A Alphonse Karr.

20 juin 1841.

Mon cher Alphonse Karr*,

Vous êtes la poésie même qui se plaint d'un poète, et qui a raison.

Moi, de mon côté, je n'ai pas tort. Je suis un peu poète, mais je suis beaucoup soldat. Comme vous le dites d'une façon si spirituelle, on m'a vidé sur la tête le discours de Salvandy; cela est vrai, mais, en somme, je suis dans la place! Et vous y êtes aussi, et toutes mes idées et toutes les vôtres y sont.

L'Académie, après tout, a été une grande chose, et peut et doit le redevenir, grâce à tous les hommes de

* Alphonse Karr, dans *les Guêpes*, avait blâmé Victor Hugo d'avoir voulu entrer à l'Académie.

pensée et d'avenir dont je ne suis que le maréchal des logis, grâce aux vrais poètes, grâce aux vrais écrivains. Il y a là, même à cette heure, d'excellents esprits qui vous aiment et qui vous tendront la main; les académies, comme tout le reste, appartiendront à la nouvelle génération.

En attendant, je suis la brèche vivante par où ces idées entrent aujourd'hui et par où ces hommes entrent demain.

Cela vous importe peu à vous, en ce moment, à vous qui vivez face à face avec l'océan, avec la nature et avec Dieu, je le conçois; mais repliez-vous un peu sur nous autres; revenez de ce grand Étretat à ce petit Paris; est-ce que nous ne devons pas être las d'être gouvernés littérairement par M. Roger et politiquement par M. Fulchiron?

Moi aussi, je vous aime, et du fond de l'âme, car vous êtes un noble cœur et un noble esprit.

Grondez pour moi Gatayes, qui m'a rendu une foule de services; après quoi, il me plante là, l'ingratt!

A M. Pierre Vinçard.

2 juillet 1841.

Monsieur,

Puisque vous me faites l'honneur de m'envoyer votre article*, je le considère comme une lettre, et j'y répons. Je n'ai point dit : la *populace*, j'ai dit : les *populaces*. Ce pluriel est important : il y a une populace dorée comme il y a une populace en guenilles; il y a une populace dans les salons, comme il y a une populace dans les rues.

A tous les étages de la société, tout ce qui travaille, tout ce qui pense, tout ce qui aide, tout ce qui tend vers le bien, le juste, le vrai, c'est le peuple; tout ce qui croupit par stagnation volontaire, tout ce qui ignore par paresse, tout ce qui fait le mal sciemment, c'est la populace.

En haut, égoïsme et oisiveté; en bas, envie et faimantise : voilà la vie de ce qui est populace; et, je le répète, on est populace en haut aussi bien qu'en bas. J'ai donc dit qu'il fallait aimer le peuple; un plus sévère eût ajouté peut-être : et *haïr* la populace; je me suis contenté de la dédaigner.

Ce que je ne dédaigne pas, monsieur, c'est la plainte d'un homme de cœur et de bonne foi, même quand il

est injuste; je cherche à l'éclairer : c'est pour moi un devoir de conscience. Ce devoir, vous voyez que je tâche de le remplir.

A Hector Berlioz.

15 février 1842.

Vous savez, mon cher grand poète, que Dieu dispose. Plaignez-moi donc; vos admirateurs de la place Royale vont passer leur soirée au chevet d'un enfant malade, au lieu d'aller vous applaudir avec vos admirateurs de tout Paris. J'enverrai deux de vos fanatiques remplir nos deux stalles.

Votre ami.

A Bocage,
Directeur du théâtre de l'Odéon.

21 juin 1842.

Vous recevrez, Monsieur, presque en même temps que cette lettre, une communication d'un de mes amis sur laquelle je vous demande la permission d'appeler votre attention.

M. Auguste Vacquerie, qui vous destine un rôle et qui devra vous en entretenir, est un des jeunes écrivains les plus distingués de la nouvelle génération. C'est plus qu'un écrivain, c'est un poète. Je lui crois très sérieusement un grand avenir; je lui sais un grand talent. Vous avez déjà beaucoup de gloire; ce serait en ajouter une nouvelle à toutes celles que vous avez déjà, que d'aider de votre beau talent et de votre puissant concours au début d'un jeune homme qui, avant peu, aura rang parmi les maîtres.

Je suis heureux de saisir cette occasion de vous redire combien je suis parfaitement à vous.

* L'article avait pour sujet le discours de réception de Victor Hugo à l'Académie.

A Madame Dorval.

30 juillet 1842.

On m'annonce, mon admirable Tishé, que vous êtes engagée à l'Odéon. J'en félicite l'Odéon. Il faut un miracle pour peupler cette effroyable solitude; mais vous demander un miracle, c'est tout simplement vous demander ce que vous savez faire. J'espère donc; et votre réapparition sera pour nous tous un grand bonheur.

Vous connaissez certainement le talent et le nom de M. Auguste Vacquerie. C'est un des premiers et des plus nobles esprits de la nouvelle génération. C'est un poète dans la plus haute acception du mot. Il a une fort belle pièce qui est reçue à l'Odéon, et dans cette belle pièce un beau rôle qui voudrait être joué par vous. M. Vacquerie désirerait en causer avec vous-même et se présentera chez vous un de ces jours. Je crois qu'il y a dans son œuvre un grand succès et que vous y feriez particulièrement un effet profond. Voyez et lisez.

Je serais charmé, quant à moi, d'être un jour remercié par M. Auguste Vacquerie et par vous tout à la fois.

Je mets tous mes hommages à vos pieds.

A M. Almiré Gandonnière.

31 juillet 1842.

Je connais votre nom, Monsieur, et j'aime votre talent, prose et vers. Tout ce que vous faites part du cœur. Or le cœur est la grande source, *fons aquarum*.

Vous avez raison de louer ce prince* : il méritait la louange du poète. C'était un noble cœur et un charmant esprit. Il avait, entre autres dons rares, les deux grandes qualités que doit avoir un roi de notre siècle : l'intelligence de soi-même et l'intelligence d'autrui.

A M. Wilhem Ténint*.

Saint-Mandé, 16 mai 1843.

J'ai lu, Monsieur, votre excellent travail. C'est mieux qu'une prosodie, c'est un livre. Vous m'y traitez trop bien; voilà ma grosse critique. Je me hâte de vous la faire. Effacez mon nom le plus que vous pourrez, cela vous portera bonheur.

A cela près, vous avez fait, je le répète, un travail excellent. Vous expliquez à tous ce que c'est que le vers moderne, ce fameux *vers brisé* qu'on a pris pour la négation de l'art et qui en est, au contraire, le complément. Le vers brisé a mille ressources, aussi a-t-il mille secrets. Vous indiquez les ressources au public qui vous en saura gré, et vous trahissez les secrets des poètes qui ne s'en fâcheront pas. Le vers brisé est un peu plus difficile à faire que l'autre vers; vous démontrez qu'il y a une foule de règles dans cette prétendue violation de la règle. Ce sont là les mystères de l'art; mais vous les connaissiez comme poète avant de les expliquer comme prosodiste. Vous avez fait de beaux vers, et beaucoup; et souvent, et vous comprenez mieux que personne combien ce savant mécanisme du vers moderne peut contenir de pensée et d'inspiration.

Le vers brisé est en particulier un besoin du drame; du moment où le naturel s'est fait jour dans le langage théâtral, il lui a fallu un vers qui pût se parler. Le vers brisé est admirablement fait pour recevoir la dose de prose que la poésie dramatique doit admettre. De là l'introduction de l'enjambement et la suppression de l'inversion, partout où elle n'est pas une grâce et une beauté. Ce sont là, monsieur, les vérités que vous avez comprises, celles-là et bien d'autres. Vous les enseignez à la foule, et, grâce à vous, ce qui était vrai pour nous poètes, va devenir vrai pour tous les lecteurs. Grand service et grand progrès. Votre livre fera un jour partie de la loi littéraire.

Jamais les idées n'ont été en meilleur état qu'aujourd'hui. Tous les esprits élevés, honnêtes et droits marchent au même but. La pensée, assurée de l'avenir, conquiert de plus en plus le présent. La grande révolution des idées s'accomplit, aussi irrésistible que la révolution des faits et des mœurs, mais plus pacifique. Les petits esprits seulement criaient de retourner en arrière, c'est la loi, ils la suivent; laissons-les faire. Tout va bien. Continuez, vous, monsieur, de marcher en avant, avec tout ce qui est noble et généreux, avec tout ce qui est jeune et vivant. Nous serons tous avec vous du cœur et de l'esprit.

* Le duc d'Orléans, mort le 13 juillet.

* A propos de sa *Prosodie de l'École moderne*.

Au Directeur des Archives israélites*.

Saint-Mandé, 11 juin 1843.

Vous m'avez mal compris, Monsieur, et je le regrette vivement, car ce serait un grand chagrin pour moi d'avoir affligé un homme comme vous, plein de mérite, de savoir et de caractère. Le poète dramatique est historien et n'est pas plus maître de refaire l'histoire que l'humanité. Or, le treizième siècle est une époque crépusculaire; il y a là d'épaisses ténèbres, peu de lumière, des violences, des crimes, des superstitions sans nombre, beaucoup de barbarie partout. Les juifs étaient barbares, les chrétiens l'étaient aussi; les chrétiens étaient les oppresseurs, les juifs étaient les opprimés; les juifs réagissaient. Que voulez-vous, monsieur? C'est la loi de tout ressort comprimé et de tout peuple opprimé. Les juifs se vengeaient donc dans l'ombre; fable ou histoire, la légende du petit enfant Saint-Werner le prouve. Maintenant, on en croyait plus qu'il n'y en avait; la rumeur populaire grossissait les faits; la haine inventait et calomniait, ce qu'elle fait toujours; cela est possible, cela même est certain; mais qu'y faire? Il faut bien peindre les époques *ressemblantes*; elles ont été superstitieuses, crédules, ignorantes, barbares; il faut suivre leurs superstitions, leur crédulité, leur ignorance, leur barbarie; le poète n'y peut mais, il se contente de dire : *c'est le treizième siècle*, et l'avis doit suffire.

Cela veut-il dire grand Dieu! qu'au temps où nous vivons, les juifs égorgent et mangent les petits enfants? Eh! monsieur, au temps où nous vivons, les juifs comme vous sont pleins de science et de lumière, et les chrétiens comme moi sont pleins d'estime et de considération pour les juifs comme vous.

Amnistiez donc les *Burgraves*, monsieur, et permettez-moi de vous serrer la main.

A Arsène Houssaye.

[1843.]

Au milieu de votre bonheur, Monsieur, j'ai toutes sortes de petits malheurs. D'abord, j'ai la grippe; ensuite, à côté de moi, un de mes petits garçons est

* A propos du drame *les Burgraves*, où il est question d'un enfant qu'auraient enlevé les juifs pour l'égorger dans leur sabbat.

indisposé. Enfin un de mes excellents amis, M. Ourliac, qui est sans doute aussi un des vôtres, se marie le même jour que vous, ce dont je serais charmé si je ne me sentais tout embarrassé par le double devoir d'être à la fois à vous et à lui. Je crains que le médecin ne me tire brutalement d'affaire en me défendant d'être ni à l'un ni à l'autre, c'est-à-dire, en m'empêchant de sortir.

Ce dénouement probable me rend tout triste d'avance, et je m'empresse de vous en faire part, tout en vous demandant pardon de vous attrister de mon chagrin au milieu de votre joie.

Quoi qu'il arrive, je n'en serai pas moins de cœur auprès de vous. J'aime trop votre talent pour ne pas aimer votre personne, et j'applaudis trop à votre gloire pour ne pas m'intéresser à votre bonheur.

D'ordinaire, les poètes choisissent leurs femmes ressemblantes à leur poésie. C'est donc un ange que vous épousez. Permettez-moi de lui baiser les pieds.

A Madame Victor Hugo, au Havre.

Paris, mardi 18 juillet 1843.

Bien m'en a pris, chère amie, de partir du Havre lundi dernier, car les billets en question étaient déjà en souffrance et je n'ai pu avoir mon argent qu'avec une peine extrême. J'ai été obligé de retarder mon départ et j'ai passé huit jours en démarches fort ennuyeuses. Enfin j'ai réussi et je puis partir*, ce que je vais faire aujourd'hui même.

Je n'en pense pas moins avec une véritable tristesse à ces huit jours que j'aurais pu passer près de toi, mon Adèle vraiment aimée, au milieu de ma chère petite colonie du Havre, et que j'ai été obligé de donner à ces misérables six ou sept cents francs. Les petits déboires de la vie sont souvent en réalité de grands chagrins. Celui-là en est un.

J'ai été si heureux durant cette journée que j'ai passée au Havre! si parfaitement et si pleinement heureux! Je vous voyais tous pleins de beauté, de vie, de joie et de santé**. Je me sentais aimé dans ce milieu rayonnant. Tu étais, toi, parfaitement belle, et tu as été bonne, douce et charmante pour moi. Je t'en remercie du fond du cœur.

J'ai vu Charlot presque tous les jours cette semaine. Je vais le voir encore tout à l'heure. Il est en ce

* Pour le voyage aux Pyrénées.

** Victor Hugo ne devait plus revoir sa fille Léopoldine, morte noyée à Villequier, pendant son voyage.

moment au concours, où il est allé le premier de sa classe, version latine. Je suis bien content de lui. Nous avons passé dimanche la journée ensemble chez M^{me} de Villeneuve qui a été charmante et m'a parlé de toi dans les termes les plus affectueux et *les plus sentis*. C'était la fête de Maisons. Charles s'est fort amusé. Moi, au milieu de toute cette joie, j'étais triste. Je ne pouvais m'empêcher de comparer ce dimanche-là au précédent et de me dire que l'autre était bien doux, bien heureux et bien complet.

Dans un mois, Charlot sera près de toi; dans deux mois, je serai avec vous. Je voudrais que ces deux mois fussent déjà écoulés. J'ai besoin de ce voyage pourtant. Adieu, mon Adèle chérie, je t'écrirai bientôt où il faudra m'écrire.

A Madame Victor Hugo.

Cognac, 2 septembre 1843.

Je t'écris, chère amie, un mot en toute hâte. Depuis huit jours, je voyage jour et nuit sans m'arrêter, ni me reposer un instant. J'ai quitté les Pyrénées, j'ai visité Tarbes, Auch, Agen, Bergerac, Périgueux, Angoulême, Jarnac, et je vais à Saintes, puis à la Rochelle, où je compte trouver de bonnes lettres de toi et de vous tous, mes bien-aimés. Je n'écris qu'à toi aujourd'hui, car j'ai les yeux brûlés par la route blanche de poussière et de soleil; et puis, je sais que ce qui est à toi est à tous, tu es la mère. Cette lettre est donc pour tous parce qu'elle est pour toi.

J'ai reçu à Luz une bonne petite lettre de ma Didine chérie. Cette lettre était, comme toujours, pleine de tendresse et de bonheur. Et puis, j'en ai eu aussi une de mon pauvre Charlot. Cette fin d'année n'a pas répondu à nos espérances et à son travail; il faut qu'il s'arme d'un nouveau courage pour l'année prochaine. Les gens de cœur peuvent s'éclipser, mais non s'éteindre! Il faut donc reparaitre, entends-tu, mon Charlot bien-aimé. En attendant, amuse-toi. Et toi aussi, mon Toto chéri, et toi aussi, mon petit ange de Dédé. La saison du travail approche; mettez à profit la saison de la joie.

Dans peu, je serai des vôtres. Encore douze ou quinze jours, et je vous embrasserai tous, et nous serons réunis. Je vous raconterai toutes mes *aventures*. Vous me direz, comme quand vous étiez tous les quatre ensemble sur mes genoux, toutes vos pensées, toutes vos

* Léopoldine allait mourir le 4 septembre.

joies, tous vos désirs. Mon Toto me fera cent questions et je lui ferai deux cents réponses. Porte-toi bien, mon Toto.

Chère amie, ma prochaine arrivée va rendre mes lettres un peu plus rares; ne t'en étonne pas. Vous écrire n'est que l'ombre d'une douce chose; ce que je veux, c'est vous embrasser et vous avoir.

A bientôt donc, mes bien-aimés.

A Mademoiselle Louise Bertin, aux Roches.

Saumur, 10 septembre 1843.

Chère mademoiselle Louise, je souffre, j'ai le cœur brisé; vous le voyez, c'est mon tour. J'ai besoin de vous écrire, à vous qui l'aimiez comme une autre mère; elle vous aimait bien aussi, vous le savez.

Hier, je venais de faire une grande course à pied au soleil dans les marais; j'étais las, j'avais soif, j'air've à un village qu'on appelle, je crois, Subise, et j'entre dans un café. On m'apporte de la bière et un journal, *le Siècle*. J'ai lu. C'est ainsi que j'ai appris que la moitié de ma vie et de mon cœur était morte.

J'aimais cette pauvre enfant plus que les mots ne peuvent le dire. Vous vous rappelez comme elle était charmante. C'était la plus douce et la plus gracieuse femme.

Oh! mon Dieu, que vous ai-je fait? Elle était trop heureuse, elle avait tout, la beauté, l'esprit, la jeunesse, l'amour. Ce bonheur complet me faisait trembler; j'acceptais l'éloignement où j'étais d'elle afin qu'il lui manquât quelque chose. Il faut toujours un nuage. Celui-là n'a pas suffi. Dieu ne veut pas qu'on ait le paradis sur la terre. Il l'a reprise. Oh! mon pauvre ange, dire que je ne la verrai plus!

Pardonnez-moi, je vous écris dans le désespoir. Mais cela me soulage. Vous êtes si bonne, vous avez l'âme si haute, vous me comprendrez, n'est-ce pas? Moi, je vous aime du fond du cœur et, quand je souffre, je vais à vous.

J'arriverai à Paris presque en même temps que cette lettre. Ma pauvre femme et mes pauvres enfants ont bien besoin de moi.

Je mets tous mes respects à vos pieds.

VICTOR HUGO.

Mes amitiés à mon bon Armand. Que Dieu le préserve et qu'il ne souffre jamais ce que je souffre.

* Après la mort de Léopoldine.

A Louis Boulanger.

Saumur, 10 septembre [1843].

Cher Louis, j'avais commencé à vous écrire une longue lettre et je vous écris quatre lignes. Vous savez. Je vous écris le désespoir au cœur. Vous êtes mon ami, il faut bien que je partage cette douleur avec vous. Dieu nous a repris l'âme de notre vie et de notre maison. O pauvre enfant, pauvre ange, elle était trop heureuse. J'avais donc raison, dans mes rêveries qui étaient si souvent attachées sur elle, d'être effrayé de tant de bonheur. Cher Louis, aimez-moi. J'accours à Paris, mais j'ai voulu vous écrire. Hélas! j'ai le cœur navré.

A Victor Pavie.

Paris, 17 septembre [1843].

Je ne vis plus, mon pauvre ami, je ne pense plus; je souffre, j'ai l'œil fixé sur le ciel, j'attends.

Que de belles et touchantes choses vous me dites! Les cœurs comme le vôtre comprennent tout parce qu'ils contiennent tout. Hélas! quel ange j'ai perdu!

Soyez heureux! Soyez béni! Ma bénédiction doit être agréable à Dieu, car près de lui les pauvres sont riches et les malheureux sont puissants.

Je vous serre tendrement la main.

A Alphonse Karr*, à Sainte-Adresse.

Paris, 18 septembre 1843.

Vous m'avez fait pleurer dans ce moment horrible; vous m'avez déchiré et soulagé; merci, cher et noble Alphonse Karr. Vous avez un grand cœur; vous avez bien parlé d'elle et de lui. Ma pauvre fille bien-aimée! vous figurez-vous cela que je ne la verrai plus?

* Alphonse Karr, accouru de Sainte-Adresse à Villequier, avait fait, dans les *Guêpes*, un récit touchant de la mort de Léopoldine et de son mari Charles Vacquerie.

A Édouard Thierry.

23 septembre 1843.

Nous voilà frappés tous les deux presque au même moment, vous dans votre frère, moi dans ma fille. Que me diriez-vous et que pourrais-je vous dire? Pleurons ensemble, espérons ensemble. La mort a des révélations, les grands coups qui ouvrent le cœur ouvrent aussi l'esprit, la lumière pénètre en nous en même temps que la douleur. Quant à moi, je crois; j'attends une autre vie. Comment n'y croirais-je pas? Ma fille était une âme; cette âme, je l'ai vue, je l'ai touchée pour ainsi dire, elle est restée dix-huit ans près de moi, j'ai encore le regard plein de son rayonnement; dans ce monde même elle vivait visiblement de la vie supérieure.

Je souffre comme vous, espérez comme moi.

A Monsieur F. Marbeau,
membre du Comité de la statue du maréchal Brune.

Mars 1844.

Excusez-moi, Monsieur, d'avoir tant tardé à vous écrire; j'avais les yeux fort malades au moment où votre lettre m'est parvenue, et je tenais à vous répondre de ma main.

Maintenant, ma réponse, la voici. J'avais quatorze ans et j'étais un pauvre petit écolier imprégné de je ne sais quel esprit de parti quand j'ai fait l'absurde et cruel vers dont vous vous plaignez si légitimement. Ce vers, je l'ai jugé comme vous, plus sévèrement encore que vous.

Il n'a jamais été imprimé dans aucune édition de mes œuvres. Il est resté dans la petite brochure violente et oubliée d'où je regrette qu'une mémoire malheureuse l'ait momentanément tiré.

Vous pouvez faire, monsieur, de ma réponse ce qu'il vous plaira. Plus que personne je plains et j'honore l'illustre maréchal Brune. Depuis près de vingt ans toute haine patriotique, tout préjugé de faction a disparu de mon esprit. Quand j'étais enfant, j'appartenais aux partis. Depuis que je suis homme, j'appartiens à la France.

Je vous remercie, monsieur, d'avoir provoqué cette explication; je vous la donne avec empressement et joie.

A M. Charles de Lacretelle.

Paris, 9 juillet 1844.

Votre excellente lettre, mon cher et vénérable ami, m'a fait un bien que je ne saurais vous dire. Dans cette mélancolie profonde où je suis, c'est un grand encouragement à porter la vie que la contemplation d'une âme de vieillard, belle, forte et sereine comme la vôtre. Il est doux et utile en même temps à nous, hommes plus jeunes, que la providence afflige et éprouve, d'arrêter notre pensée sur votre tête couverte de cheveux blancs, sur votre esprit plein de toutes les sagesse. Vous aussi vous avez vécu, vous avez lutté, vous avez souffert. Là où j'ai des plaies, vous avez des cicatrices. Aujourd'hui vous êtes calme, satisfait, résigné et heureux, et vous regardez avec douceur ce ciel majestueux d'où tombent sur nous tous les rayons qui éclairent nos yeux et tous les malheurs qui éclairent notre âme. Car cela n'est que trop vrai, le malheur est une clarté. Que de choses j'ai vues en moi et hors de moi depuis que je souffre ! La plus haute espérance sort du deuil le plus profond, remercions Dieu de nous avoir donné le droit de souffrir, puisque c'était nous donner le droit d'espérer.

Pour vous, mon respectable et excellent ami, vous êtes heureux dès à présent, dès ici-bas. Votre belle et noble vieillesse participe de ces joies promises à ceux qui sont élus. Qu'est-ce que l'éternité bienheureuse pourrait vous donner de meilleur que cette noble et charmante femme qui vous aime et qui vous admire, que ces doux et bons et nobles enfants que vous faites heureux et qui vous font heureux ? Dieu est juste. Il vous a commencé votre ciel sur la terre. Vous ne mourrez pas, vous continuerez.

A Madame la princesse Mestcherski*.

Paris, le 11 novembre 1844.

On ne console pas une mère, Madame, on pleure avec elle. Quelles paroles ajouter à tout ce qui se passe dans l'âme d'une mère tendre et sublime comme vous ?

C'était un beau talent parmi les hommes ; c'est une âme radieuse dans le ciel. Il avait tout reçu de la pro-

vidence ; rien ne lui avait été refusé. Il était en toute chose digne d'envie et de tendresse ; c'était une nature d'exception, il a eu une destinée d'exception. Dieu avait dérangé, pour nous le donner, l'ordre habituel des choses ; il l'a dérangé aussi pour nous l'enlever. Que sa volonté soit faite ! mais, hélas ! les cœurs des mères sont brisés.

Accueillez, madame la princesse, ma profonde douleur.

A Victor Pavie*.

[Novembre 1844.]

Hélas ! quel triste écho votre cœur éveille dans le mien ! Vous en êtes, comme moi, à la grande douleur de la vie. Voir sa fleur tomber, voir mourir son avenir, voir son espérance se transformer en désespoir ! Hélas ! c'est ce que je n'eusse souhaité à aucun de mes pires ennemis ! Pourquoi la providence envoie-t-elle cette angoisse à l'un de mes plus chers et de mes meilleurs amis ?... Répétons ce grand mot : *Ailleurs !*

Mettez-moi aux pieds de la pauvre mère.

V.

A Théophile Gautier.

16 mai [1845].

M^{me} Bouclier que vous avez vue, je crois, chez moi, cher Théophile, me presse depuis longtemps à votre sujet, car elle désire ardemment connaître l'homme dont elle aime passionnément la poésie et l'esprit. C'est une personne jolie et aimable. Je serai ce soir jeudi chez elle (rue Neuve-des-Capucines, 13). Vous devriez bien y venir. M^{me} Bouclier vous souhaite ; je lui ai presque dit de vous espérer. Si vous êtes libre, venez. J'aurai grande joie à vous serrer la main.

Vous êtes, pour M^{me} Bouclier, un charmant poète ; elle sera pour vous une charmante femme. Je suis déjà de son avis et du vôtre. — Venez donc si vous le pouvez. — Vous savez comme je suis à vous du fond de l'âme et du fond du cœur.

Todo vuestro.

* A la mort du prince Elim Mestcherski, auteur des *Roses noires*.

* A la mort d'un jeune enfant de Victor Pavie, Élisabeth Pavie.

A Monsieur Deschamps,
Ministre des travaux publics, à Bruxelles.

Paris, 27 janvier 1845.

Rien ne pouvait, monsieur le ministre et ancien ami, me toucher plus vivement que votre souvenir. Vous êtes monté où vous deviez monter, vous servez votre pays, vous faites de nobles et utiles choses, vous vous souvenez de moi, tout est bien.

Vous avez raison de compter sur moi pour l'avenir dont vous me parlez avec tant d'éloquence. Il y a en vous un cœur élevé, il y en a en moi une âme sympathique. *Nous sommes de la même patrie*, nous travaillons en commun pour les mêmes idées.

M. B... vous aura redit notre conversation. Il vous aura redit combien j'abonde dans le sens de vos généreuses vues. Quelque jour, j'espère, il me sera donné d'en causer à cœur ouvert avec vous-même. Ce jour sera peut-être bon et utile à bien des choses, mais surtout il sera doux pour moi.

M. Luthereau, qui vous remettra cette lettre, est un homme digne de tout votre intérêt, permettez-moi de vous le recommander. M. Luthereau est tout à la fois un lettré de beaucoup de mérite et un artiste de beaucoup de talent; il est peintre et écrivain. Par-dessus tout, c'est un cœur honnête et une rare intelligence que je crois propre à toutes les affaires et digne de tous les succès.

Que la chaleur de cette recommandation ne vous surprenne pas. Vous savez comme j'aime les lettrés en général et tout lettré en particulier. Je me sens vivre en eux; quand ils souffrent, je souffre avec eux; quand ils espèrent, j'espère avec eux; quand ils travaillent, je suis avec eux. Il me semble que mon cœur a des fibres qui répondent au cœur de chacun d'eux. M. Luthereau est entre tous un de ceux qui m'intéressent le plus vivement.

J'espère, cher et ancien ami, que vos grands travaux vous permettront de continuer cette douce correspondance que vous avez reprise si affectueusement, j'espère que vos grandes idées vous y pousseront. Croyez que je suis à vous, à votre pays et à votre pensée du fond de l'âme.

A Théophile Gautier.

[1845].

Vous rappelez-vous, mon ami, la clameur qui s'éleva lorsqu'on se dirigeait vers les dernières années de la

Restauration — quelqu'un de votre connaissance s'avisa un beau jour, dans je ne sais plus quel journal et à propos de je ne sais plus quelles considérations sur l'art au moyen âge, de hasarder, en présence de tous les mentons rasés de France et d'Europe, une profession de foi nette, explicite et formelle, sans ambiguïté et sans réticence, en faveur de la barbe.

— « Dieu, disait-il à peu près, si j'ai bonne mémoire, Dieu a voulu faire et a fait la tête de l'homme belle. Il a haussé le front pour y loger l'intelligence; il a allumé le regard sous l'arcade sourcilière comme la lampe qui veille dans l'ancre mystérieux et profond de la pensée; il a mis dans la narine ouverte et mobile la fierté, le dédain et la passion, dans la bouche fine et souriante la grâce, dans les joues transparentes et calmes la dignité, dans le menton avancé et fermement modelé la sévérité et la réflexion, sur tout l'ensemble de la physionomie la sérénité puissante de l'âme qui se connaît et se comprend. Or cette tête de l'homme, cette tête d'Adam, que Dieu a faite belle, la société tend à la faire laide. La société, la civilisation, tout cet ensemble de faits compliqués et nécessaires, qui résultent tout à fois du labeur sain et normal de l'intelligence et des aberrations de la liberté morale, laissent leur trace sur la face humaine. Les calculs de l'intérêt y remplacent les spéculations de la pensée; quand l'hôte est moins grand, la maison se rapetisse; voici que le front se rétrécit et s'abaisse. Où l'intérêt a remplacé l'intelligence il n'y a plus de fierté: la narine se resserre, l'œil se ternit; la prunelle y est encore, le regard n'y est plus; il y a toujours la vitre, il n'y a plus la lampe. Le nez s'écrase, s'aplatit, devient camard ou proéminent et tend à s'éloigner de la bouche comme chez la brute, affligeant indice de stupidité. Une foule d'incommodités et de maladies propres à la civilisation et inconnues à l'état de nature, car les animaux n'ont jamais mal aux mâchoires, attaquent la bouche, flétrissent les lèvres, noircissent les dents, vicie l'haleine. L'œil vient de perdre le regard, la bouche perd le sourire. Enfin le menton se déforme et s'efface; car le menton dans la ligne du profil humain suit la destinée du front dont il est, au bas du visage, le complément expressif, avançant quand le front se développe, fuyant quand le front se déprime; triste et humiliante transformation qui s'accomplit fatalement de race en race!

« Mais cette transformation Dieu l'avait prévue. Cette laideur de la civilisation qui vient de siècle en siècle se superposer à la beauté de la nature, Dieu d'avance avait voulu la pallier et la masquer, et pour cela il avait donné à l'homme, le jour même où il le créa, ce magnifique cache-sottises, la barbe. Que de choses, en effet, au grand avantage de la face humaine, disparaissent sous la barbe: les joues appauvries, le menton fuyant, les lèvres fanées, les narines mal ouvertes, la distance du nez à la bouche, la bouche

qui n'a plus de dents, le sourire qui n'a plus d'esprit ! A toutes ces laideurs, dont quelques-unes sont des misères et quelques autres des ridicules, substituez une végétation épaisse et superbe qui encadre et emplit le visage en continuant la chevelure, et jugez l'effet ! L'équilibre est rétabli, la beauté revient. Conclusion : il faut qu'une tête d'homme soit bien belle, bien modelée par l'intelligence et bien illuminée par la pensée pour être belle sans barbe ; il faut qu'une face humaine soit bien laide, bien irrémédiablement déformée par les idées étroites et la vie vulgaire, pour être laide avec la barbe. Donc laissez croître vos barbes, vous tous qui êtes laids et qui voudriez être beaux ! »

Quand l'écrivain en question eut achevé ces lignes hardies et mémorables, en brave et vaillant qu'il est, il ne recula pas, il ne broncha pas ; un autre, pressentant comme il le pressentait l'orage qui allait éclater sur lui, eût préféré peut-être le repos à la gloire et eût jeté ces quatre pages au feu. Lui, les voyant écrites, les trouva justes et bonnes à publier, et comme un honnête homme qui fait une chose grave, il les signa. Mais, quelle que fût son attente, l'événement la dépassa. La chose était plus grave encore qu'il ne l'avait supposé. On tire un moineau et l'on a une perdrix. Il avait cru ne faire qu'une profession de foi, il avait fait une proclamation. A l'apparition de cette audacieuse et effrontée déclaration, ô mon ami, vous vous en souvenez, le beau vacarme ! l'effroyable querelle ! l'éblouissant tapage ! le magnifique hourvari ! La guerre des mentons contre les barbes éclata. Pendant douze grands mois, on ne s'entendit plus dans la presse.

Toutes les questions, question de Grèce, question du Balkan, question de Naples, question d'Orient, question d'Espagne, disparurent, dans une nuée de brochures et de feuilletons, sous la question de la barbe. Quelques jeunes artistes, peintres, sculpteurs, musiciens, intrépide et spirituelle avant-garde de toutes les idées, osèrent mettre la théorie en pratique et cessèrent de se raser. Alors redoublèrent prose, vers, satires, vaudevilles, couplets, caricatures. La pluie devint grêle. Quand, sur le boulevard ou dans les carrefours, les barbus passaient, les femmes se détournaient, les vieillards levaient les yeux au ciel, les polissons des rues suivaient l'homme à barbe avec de longues luées. Il y eut des duels de plume et des duels d'épée. Les combattants s'exaspérèrent par le combat, la moutarde leur monta au nez, et une année durant, comme dit Piron, ils *éternuèrent des épigrammes*. Le bon Dieu fut fortement tancé pour avoir inventé la barbe. L'homme orné de cette chose fut déclaré bouc. La barbe fut décrétée laide, sotte, sale, immonde, infecte, repoussante, ridicule, antinationale, juive, affreuse, abominable, hideuse, et, ce qui était alors le dernier degré de l'injure, romantique !

On évoqua toutes les maladies du cuir chevelu, la

plique des Polonais, la lèpre des Hébreux, la menagre des Romains. Il fut dit qu'avec la barbe, la variété des physionomies humaines s'effacerait, que tous les visages se ressembleraient, qu'il n'y aurait plus que quatre têtes d'hommes, une tête brune, une tête blonde, une tête grise et une tête rouge ; que ce serait alors que l'homme serait horrible aux yeux de la femme, et qu'Adam barbu deviendrait si laid qu'Ève n'en voudrait pas. Il fut dit que jamais un homme vraiment beau n'aurait recours à cet expédient de se cacher la moitié du visage, et que les seules têtes réellement belles étaient celles qui pouvaient se passer de barbe. Il fut dit que jamais un de ces maîtres du monde au profil romain, au front couronné de lauriers, aux yeux profonds, aux joues impériales, n'aurait songé à dérober sous le poil son menton saillant, sévère, pensif et beau, et que tous les césars, depuis César jusqu'à Napoléon, étaient rasés.

Dès l'abord, l'école glapissante et vénérable qui soutient les « saines doctrines », le « goût », le « grand siècle », le « tendre Racine », etc., etc., etc., était intervenue dans la lutte. Elle avait déclaré la barbe romantique, elle déclara le menton rasé classique. Après une année de colères et d'acharnement, elle proclama sa victoire en affirmant d'une façon triomphante et souveraine que jamais la France, jamais le peuple « le plus spirituel de la terre », n'adopterait cette coutume repoussante de la barbe.

Quinze ans se sont écoulés. Il est advenu ce qu'il advient toujours de toutes les victoires de l'école classique. Aujourd'hui, tout le monde en France porte la barbe.

Tout le monde, — excepté peut-être celui qui avait ému cette belle querelle et obtenu ce beau succès.

A Monsieur le comte Alfred de Vigny,
de l'Académie française,
6, rue des Écuries-d'Artois.

[1845].

Je vous écris sur le papier même du scrutin. Vous êtes nommé à 20 voix, au premier tour.

Je vous félicite et je nous félicite.

Ex imo corde.
VICTOR H.

A *Théophile Gautier*.

Vendredi 4 août [1845].

Est-ce que vous croyez, cher Albertus, que tout le monde verra votre charmant chef-d'œuvre*, excepté moi? Je viens d'en lire des vers exquis. Attendez-vous à m'apercevoir un de ces soirs par le trou de la toile, installé à l'orchestre, et vous applaudissant comme vous m'avez applaudi, car je vous aime comme vous m'aimez, *con toda mi alma*.

Au rédacteur du Phare de la Loire.

1845.

Vous me croyez riche, monsieur? Voici :

Je travaille depuis vingt-huit ans, car j'ai commencé à quinze ans. Dans ces vingt-huit années, j'ai gagné avec ma plume environ cinq cent mille francs. Je n'ai point hérité de mon père; ma belle-mère et les gens d'affaires ont gardé l'héritage. J'aurais pu faire un procès, mais à qui? à une personne qui portait le nom de mon père; j'ai mieux aimé subir la spoliation. Depuis vingt-huit ans, je ne me suis pas encore reposé deux mois de suite. J'ai élevé mes quatre enfants. M. Villemain m'a offert des bourses pour mes fils dans les collèges et la maison de Saint-Denis pour mes filles. J'ai refusé, ayant le moyen de faire élever mes enfants à mes frais et ne voulant pas mettre à la charge de l'État ce que je pouvais payer moi-même.

Aujourd'hui, des cinq cent cinquante mille francs, il m'en reste trois cent mille. Ces trois cent mille francs, je les ai placés, immobilisés, comme on dit, et je n'y touche pas, car j'ai trop travaillé pour vivre vieux, et je ne veux pas que ma femme et mes enfants reçoivent des pensions après ma mort. Avec le revenu, je vis. Je travaille toujours, ce qui l'accroît un peu, et je fais vivre onze personnes autour de moi, toutes charges et tous devoirs compris. Ajoutez quatre-vingt-trois francs par mois comme membre de l'Institut que j'oubliais. Je ne dois rien à qui que ce soit. Je n'ai jamais fait marchandise de rien. Je fais un peu l'aumône, le plus que je puis. Personne ne manque de rien dans ce qui m'entoure. Quant à moi, je porte des paletots de vingt-cinq francs, j'use un peu trop mes chapeaux, je travaille

* *Pierrot posthume*.

sans feu l'hiver et je vais à la Chambre des pairs à pied.

Du reste je remercie Dieu, j'ai toujours eu les deux biens sans lesquels je ne pourrais pas vivre, la conscience tranquille, l'indépendance complète.

A *Amédée Pommier*.

[1846].

Comment! vous qui connaissez si bien la poésie, vous ne connaissez donc pas l'Académie! Vous vous avisez de concourir au prix de poésie et vous restez poète! Hélas! l'Académie est un lieu où l'on sait tout, excepté ce qui doit entrer dans les douze syllabes sacrées dont se compose un vers. Vous avez fait une belle œuvre, pleine de verve, de force, d'esprit et de talent; vous auriez été couronné par des poètes, vous avez été écarté par des académiciens. Cela est dans l'ordre. Ne vous plaignez point, cher poète. Tout a sa raison en ce monde, même la déraison.

A *Théophile Gautier*.

28 juillet [1847].

Vous croyez, ô Albertus, qu'il vous suffit d'écrire de ravissantes choses sur la Hollande et de charmantes choses pour moi, et que je n'ai plus rien à désirer. Mais non, je veux mon chat!

C'est cela! vous vous en allez, et vous laissez une jolie femme en proie aux souris, et moi en proie à la jolie femme! Je réclame mon chat!

Et, pour ses quatre griffes, je vous offre mes deux mains.

Tuus.

A *Arsène Houssaye*.

6 février 1847.

Madame Victor Hugo me dit l'affreuse douleur qui vient de vous frapper. Mon cher poète, je vous envoie

ainsi qu'à la pauvre mère ma plus vive et ma plus profonde sympathie. Je sais trop souffrir pour savoir consoler. Vous avez perdu la grâce du foyer, la fleur, la joie, le doux et charmant avril de la vie. Hélas! le même malheur m'a éprouvé. Vous en sortirez comme moi; la vie reprend son cours parce que Dieu le veut.

Nous sommes les forçats de la destinée et de la pensée; on va, on vient, on travaille, on sourit même; mais, quoi qu'on fasse, il y a toujours une chose sombre et morne dans le cœur, le souvenir de l'enfant disparu. Que Dieu vous aide, cher poète! Je ne puis que vous tendre la main, et baisser la tête sous vos afflictions comme sous les miennes.

—
A Lamartine.

24 mars 1817.

Incedo per ignes. Tout ce que j'ai déjà lu de votre livre * est magnifique. Voilà enfin la Révolution traitée par un historien de puissance à puissance. Vous saluez ces hommes gigantesques, vous étreignez ces événements énormes avec des idées qui sont à leur taille. Ils sont immenses, mais vous êtes grand.

Parfois seulement, dans l'intérêt même de cette sainte et juste cause des peuples que nous aimons et que nous servons tous les deux, je voudrais que vous fussiez plus sévère. Vous êtes si fort que vous le pouvez, vous êtes si noble que vous le devez. Mais je suis ébloui du livre et ravi du succès.

—
A Mademoiselle Alice Ozy.

M^{lle} Alice Ozy, la charmante actrice du théâtre des Variétés, avait demandé à Victor Hugo de faire pour elle quelques vers. Il lui avait envoyé ce quatrain :

Platon disait, à l'heure où le couchant pâlit :
— Dieux du ciel, montrez-moi Vénus sortant de l'onde!
Moi, je dis, le cœur plein d'une ardeur plus profonde :
— Madame, montrez-moi Vénus entrant au lit!

Billet d'Alice Ozy :

Grand merci, monsieur! Les vers sont charmants,

Histoire des Girondins.

un peu légers peut-être si je me comparais à Vénus, mais je n'ai aucune prétention à la succession.

Réponse de Victor Hugo :

Un rêveur quelquefois blesse ce qu'il admire!
Mais si j'osai songer à des cieux inconnus,
Pour la première fois aujourd'hui j'entends dire
Que le vœu de Platon avait blessé Vénus.

Vous le voyez, madame, je voudrais bien vous trouver injuste; mais je suis forcé de vous trouver charmante. J'ai eu tort et vous avez raison. J'ai eu tort de ne me souvenir que de votre beauté. Vous avez raison de ne vous souvenir que de ma hardiesse. Je m'en punirai de la façon la plus cruelle et je sais bien comment.

Veillez donc, madame, excuser dans votre gracieux esprit ces licences immémoriales des poètes qui tutoient en vers les rois et les femmes, et permettez-moi de mettre, en prose, mes plus humbles respects à vos pieds.

—
Dimanche, midi [août 1847].

—
A Théophile Gautier.

22 octobre [1847].

Ma femme est hors de danger, et vous venez d'avoir deux succès coup sur coup, cher Théophile; je me sens tout content, et j'ai besoin de vous l'écrire.

J'entends dire de toutes parts que votre pièce de l'Odéon est ravissante. Quant à *Pierrot posthume*, je crois que j'en sais tous les vers par cœur. Je ne connais rien de plus charmant que votre prose si ce n'est votre poésie. Je ne sais pas si je suis votre poète, mais à coup sûr vous êtes le mien. Je me sens vers vous de ces élans qu'il me semble que Virgile avait vers Horace.

Et puis je vous serre la main.

A *Lamarline*.

Dimanche, 27 février* [1848].

Cher et illustre ami,

J'étais allé vous saluer sur la place publique pendant que vous veniez chez moi me serrer la main.

Ce serrement de main, je vous l'envoie.
Vous faites de grandes choses. L'abolition de la peine de mort, cette haute leçon donnée par une république née d'hier aux vieilles monarchies séculaires, est un fait sublime.

Je bats des mains et j'applaudis du cœur.
Vous avez le génie du poète, le génie de l'écrivain, le génie de l'orateur, la sagesse et le courage. Vous êtes un grand homme.

Je vous admire et vous aime.

INSURRECTION DE JUIN 1848

A *Madame Victor Hugo*.

[24 juin 1848].

De l'Assemblée**, 8 heures du matin.

Chère amie, j'ai passé la nuit à l'Assemblée, à la disposition des événements. Ce matin, à six heures, j'ai essayé d'aller te retrouver et vous embrasser tous place Royale. J'ai pu parvenir par le quai, à travers quelques fusillades, jusqu'à l'Hôtel de Ville. J'ai parlé au général Duvivier et j'ai poussé jusqu'à l'entrée de la rue Saint-Antoine. Là, place Baudoyer, il y avait des barricades gardées par la ligne. On se tirait. Les officiers m'ont supplié de ne pas aller plus loin, et un représentant qui est survenu m'a fait remarquer qu'en passant outre je risquais de tomber au pouvoir des insurgés qui me garderaient peut-être comme otage, ce qui embarrasserait l'Assemblée. Je me suis retiré, le cœur navré, et bien inquiet sur ma pauvre place Royale. Tous les gardes nationaux, et un professeur de Charlemagne qui était dans la barricade, m'ont assuré pourtant que la place Royale était toujours tranquille. J'espère que, d'ici à ce soir, le passage sera libre et que vous me reverrez tous; ma pensée est avec vous.

Quelle affreuse chose! et qu'il est triste de songer que tout ce sang qui coule des deux côtés est du sang brave et généreux! Dis à notre Charles qu'il ne s'expose pas trop. Qu'il fasse son devoir comme je fais le mien, mais qu'il évite les imprudences.

Nous sommes en permanence, l'Assemblée va rentrer en séance dans quelques minutes.

* Après la Révolution de 48.

** Victor Hugo était alors représentant du peuple.

25 juin. Neuf heures moins un quart.

Voici les nouvelles. Situation grave. La lutte recommencera aujourd'hui plus vive qu'hier. Les insurgés ont grossi. Des légions de la banlieue et des régiments nouveaux sont arrivés. Toutes les gardes nationales, dans un rayon de soixantes lieues, s'ébranlent et viennent défendre Paris.

On pense cependant que la journée d'aujourd'hui finira tout. Mais quelle triste fin que tant de braves gens tués des deux côtés!

Bixio a été frappé hier d'une balle à la poitrine et Dornès d'une balle dans l'aîne. Tous deux se meurent. Clément Thomas et Bedeau sont blessés. Et puis tant de braves gardes nationaux! Et ces pauvres ouvriers égarés! Nous venons de décréter que la République adopte les veuves et les orphelins.

Chère amie, sois tranquille. Tout ira bien. Tranquillise ma Dédé. Je vous embrasse tous avec le cœur serré.

[26 juin 1848]*.

Chère amie, je suis dans d'affreuses anxiétés. Où êtes-vous? que devenez-vous? Depuis deux jours, je rôde jour et nuit autour du quartier sans pouvoir y pénétrer. J'ai le cœur déchiré. Écris-moi un mot, dis-moi que vous êtes tous en sûreté et que vous allez tous bien. Je ne vis pas. Donne-moi des nouvelles détaillées de vous tous.

* Écrit au crayon.

Je suis ici depuis vingt-quatre heures avec un mandat d'ordre, de paix et de conciliation. Dieu nous aide et nous aidera. La France sera sauvée.

Surtout, sois tranquille sur moi. Je vais bien, quoique épuisé de fatigüe.

A Monsieur Charles de Lacretelle.

De l'Assemblée, 1^{er} juil'et 1848.

Nous sommes tous sains et saufs, mon vénérable et cher ami; Dieu n'a pas voulu de moi, car j'offrais ma vie avec joie pour arrêter cette funeste effusion du sang français.

Je vous écris à la hâte dans ce tourbillon qu'on appelle l'Assemblée. Ma femme embrasse tendrement la vôtre. Nous déménageons aujourd'hui. Écrivez-moi désormais, 5, rue d'Isly.

Je vous serre tendrement les deux mains.

A Ulric Guttinguer.

A l'Assemblée, 10 Juillet 1848.

Cher Ulric, nous sommes hors du combat, mais nous sommes toujours dans le tumulte. Je pense à vous qui êtes au milieu des arbres et des fleurs et je vous écris. Vous voyez les orages de la mer, moi j'en vois d'autres et je vous envie.

Prenons courage pourtant. Il est impossible que la civilisation s'écroule, mais il faut que l'humanité s'aide. La plaie est saignante et profonde, mais qui donc peut dire au médecin suprême : tu ne la guériras pas.

Quant à moi, j'espère. J'espérais, dans les journées de juin, sous une pluie de balles; j'espérais, sachant ma famille au pouvoir des insurgés. Je comptais sur Dieu. Pas une balle ne m'a atteint, pas un des miens ne m'a manqué.

Cher poète, cher penseur, ce n'est pas à vous qu'il faut enseigner la bienveillance, l'amour et la foi. Ce sont vos leçons que je vous renvoie. Oui, les nouveaux doctrinaires du pillage et du vol sont exécrables, mais ce peuple est bon.

Oh! que je voudrais être près de vous, au milieu de la nature, avec ma famille, avec la vôtre! Hélas! je tourne ici la meule fatale des révolutions. Je serai peut-être un des premiers qu'elle broiera, mais je veux qu'elle broie un cœur plein de confiance et d'amour.

V.

A Lamartine*.

Juillet 1848.

Mon illustre ami,

Vous avez été pour mon fils ce que j'eusse été pour le vôtre. Vous l'avez spontanément appelé près de vous, vous lui avez donné place dans votre cabinet et vous l'avez comblé de toutes les bontés de votre grande âme. Je vous en remercie du fond du cœur. Le moment de sa jeunesse où il vous a approché sera l'orgueil de sa vie.

En quittant le ministère, vous m'avez fait offrir d'attacher mon fils à la légation du Brésil. Aujourd'hui j'apprends que l'exécution de votre désir rencontre un obstacle inattendu et que M. Bastide, le ministre des affaires étrangères, éprouve des scrupules démocratiques à mon occasion et discute mon nom. Permettez-moi de donner à cette hésitation la seule fin qui convienne. J'écris aujourd'hui à M. le Ministre des affaires étrangères pour le prier de ne point nommer mon fils.

Mon fils renvoie en même temps au ministre sa nomination d'aspirant diplomatique. Il en conservera ce qu'elle avait de plus précieux pour lui, le souvenir de l'avoir reçue de vous.

Je vous serre la main, cher Lamartine, et je vous renouvelle les effusions de mon admiration profonde et de ma vieille amitié.

* Lamartine venait de donner sa démission de ministre des affaires étrangères.

A Monsieur Charles de Lacretelle.

De l'Assemblée, 13 février [1849].

Vous voyez les choses, mon vénérable ami, avec ce coup d'œil sûr et calme des esprits habitués à contempler et à méditer. Les hommes comme vous commentent par juger et finissent par aimer. En vieillissant, l'historien s'attendrit et devient un sage. Votre sévérité même est empreinte de bonté. Vous absolvez les choses parce que vous comprenez les hommes.

Cependant cette placidité sereine n'ôte rien à votre chaleur d'âme, et, quand nos sottises et nos folies sont dignes de colère, votre réprobation est d'autant plus pesante aux mauvais hommes qu'elle vient d'un esprit bienveillant.

L'histoire que nous faisons ne mérite pas un historien comme vous. Aussi je vous félicite de passer doucement votre vie dans vos champs à rêver et à faire des vers. Mais envoyez-moi de temps en temps, à moi lutteur, un de ces mots qui veulent dire : courage ! Le combat n'est pas fini. Nous aurons encore besoin de force et de résolution, nous qui sommes dans la mêlée. Quant à moi, j'ai le cœur à la fois plein de crainte et d'espérance. J'ai une foi profonde dans l'avenir de la civilisation et de la France, mais je ne me dissimule pas les chances de la tempête. Nous pouvons sombrer comme nous pouvons aborder ; je crois à deux possibilités : un naufrage horrible, un port magnifique. Que Dieu nous mène ! nous aidons Dieu.

A Auguste Vacquerie, à l'Événement.

[1849].

Cher poète, je vous envoie *confidentiellement* copie de la lettre que je reçois de Lamartine. Vous voyez comme j'ai raison de dire que c'est un noble et grand cœur. Si vous parlez de ce qu'il a dit à cette Chambre, traitez-le magnifiquement, je vous le demande avec instance, et ne dites rien surtout de ses opinions intimes et de ses causeries personnelles. Rien qui puisse lui nuire, tout ce qui peut le servir. Je compte pour tout cela sur votre chère et admirable amitié.

A Monsieur Gustave d'Eichtal.

26 octobre 1849.

Les idées qui vous occupent m'occupent aussi. Je vais même au delà. Mais, à l'heure où nous sommes, peut-on tout dire à la fois ? Quand la flamme est faible, trop d'huile éteint la lampe. Il y a des choses qu'il faut taire, des lueurs qu'il faut voiler, des perspectives qu'il faut masquer, des réalités futures qui seraient des chimères pour le temps présent. L'homme ne supporte aucune nudité, pas plus la nudité de l'avenir qu'aucune autre. Cette nudité lumineuse lui blesserait les yeux. Cela tient à ce qu'il avait perdu depuis longtemps et qu'il n'a recouvré que peu à peu le sens et le goût de l'idéal.

C'est à lui rendre ce sens et ce goût de l'idéal que nous devons travailler tous. Il ne faut pas désespérer, bien au contraire. Nous avons déjà soulevé un coin du voile dans le Congrès de la paix. J'ai essayé d'en soulever un autre dans la discussion de Rome. Peu à peu le jour se fait, et notre siècle, d'abord si incrédule et si ironique, commence, grâce aux efforts courageux de ceux qui pensent, à s'accoutumer à la clarté de l'avenir.

Vous êtes de ceux qui déchiffrent ce grand inconnu, qui est ténébreux pour les faibles et rayonnant pour les forts. Vous êtes de ceux qui affirment et qui espèrent. Je suis heureux de me sentir comme vous plein de foi, c'est-à-dire plein d'amour. Les ultracatholiques de nos jours ne croient pas, et la preuve, c'est qu'ils haïssent. Ils ont les ténèbres sur les yeux et la glace dans le cœur. Plaignons-les et prions Dieu que les grands destins de l'humanité arrivent assez à temps pour les rendre, malgré eux-mêmes, heureux et confiants.

A Monsieur Allier,
directeur-fondateur de Petitbourg.

2 juin 1850.

Monsieur,

Lorsqu'il y a deux ans, le conseil d'administration de la colonie de Petitbourg m'offrit, avec une unanimité qui est pour moi un bien précieux souvenir, l'honneur de le présider, une pensée que vous voulûtes

bien, vous, monsieur, particulièrement faire valoir près de moi, détermina, vous vous en souvenez, mon acceptation ; ce fut l'idée qu'il me serait peut-être donné d'être utile à ces pauvres enfants du peuple pour lesquels est instituée votre fondation.

Depuis cette époque, j'ai fait, vous le savez, en toute circonstance, tout ce qui a été en mon pouvoir pour répondre à cette honorable confiance du conseil. Aujourd'hui j'apprends, à n'en pouvoir douter, que la présence d'un membre de l'opposition à sa tête semblerait inspirer aux hommes du gouvernement quelque froideur pour la colonie de Petitbourg. Or Petitbourg, pour l'œuvre si onéreuse et si charitable qu'il a entreprise, a besoin de l'aide du gouvernement. Cette aide retirée ou simplement diminuée, l'existence de la colonie est compromise.

Ceci, monsieur, me dicte une résolution qui sera comprise et approuvée par toutes les consciences honnêtes.

J'ai l'honneur de vous envoyer, et je vous prie de faire agréer à mes honorables collègues du conseil d'administration, ma démission des fonctions de président.

Permettez-moi de laisser de côté toute considération personnelle et de ne me préoccuper que des cent cinquante pauvres enfants auxquels nous voulons assurer le double avenir de chrétien et de citoyen ; j'ai voulu servir Petitbourg en entrant parmi vous, je veux le servir encore en me retirant.

Moi disparu, tout motif de refroidissement des hommes du pouvoir pour la colonie disparaît, et les secours dont vous avez besoin ne seront désormais, j'espère, ni refusés, ni ajournés.

Pour prévenir toute objection et pour le cas où le conseil aurait la bonté d'hésiter en présence de ma démission, permettez-moi d'ajouter que cette détermination, puisée dans ce que la conscience a de plus élevé, est irrévocable.

Ces pauvres et chers enfants, je veux, je le répète, les servir et non leur nuire. Qu'il ne soit pas dit que quoi que ce soit de nos tristes discordes publiques ait jamais pu rejaillir jusqu'à eux ! D'ailleurs, je ne leur dis pas adieu, et, si je cesse d'être votre président, je reste votre souscripteur. Ceci, je pense, ne portera pas ombrage au gouvernement.

Recevez, monsieur, et veuillez transmettre à MM. les membres du conseil, avec mes vifs remerciements pour tant de témoignages de cordialité qui ont marqué nos relations, l'assurance de mes sentiments les plus sincèrement dévoués.

A Monsieur Henri de Lacretelle.

A l'Assemblée, 3 juin 1850.

Merci, cher poète. Quelles belles et bonnes paroles vous m'envoyez ! La lutte est vive, les ennemis sont ardents, les haines hurlent à pleins poumons, mais que votre serrement de main m'est doux au milieu de cette mêlée ! En ce moment, pendant que je vous écris, j'entends aboyer la droite ; ma pensée cherche la vôtre à travers ce vacarme, et il me semble que je ressens la douce contagion de votre sérénité.

Que vous êtes heureux parmi vos fleurs et vos arbres, avec votre bon père qui vous parle, avec votre charmante femme qui vous sourit ! Vous avez la nature, la poésie, l'amour, le bonheur. Nous, nous n'avons sous les yeux que la rage dans le sénat et la honte dans les lois. Que cette minute que nous traversons est laide et petite ! Heureusement que le siècle est grand.

Faites-vous de beaux vers, envoyez-moi de nobles pages et aimez-moi.

A Michelet.

Samedi, 29 mars 1851.

J'ai bien souffert, jeudi, mon éloquent et cher collègue, souffert d'entendre dire de telles choses à la tribune, et souffert de n'y pouvoir répondre. Un mal plus fort que ma volonté me retenait cloué à mon banc.

La liberté de pensée a été bâillonnée dans votre personne, la liberté de conscience a été destituée dans la personne de M. Jacques ; la philosophie, la science, la raison, l'histoire, le droit, les trois grands siècles d'émancipation, le seizième, le dix-septième et le dix-huitième, ont été niés ; le dix-neuvième a été affronté : tout cela a été acclamé par le parti qui est maître de la majorité, tout cela a été soutenu, expliqué, commenté, glorifié, deux heures durant, par un M. Giraud, qui est, m'a-t-on dit, votre confrère et le mien à l'Institut ; tout cela a été fait et dit par le ministre qui représente l'enseignement de France, à cette tribune qui est l'enseignement du monde ! Je suis sorti honteux et indigné.

* Le cours de Michelet, au Collège de France, avait été suspendu par ordre.

Je vous envoie ma protestation; je voudrais l'envoyer à toute cette noble et généreuse jeunesse qui vous aime et vous admire.

Je vous félicite d'être persécuté pour la sainte cause de la Révolution française et de l'intelligence humaine.

—
A Madame Chapman.

12 mai 1851.

Madame,

Vous voulez bien croire que ma parole, dans cette auguste cause de l'esclavage, ne serait pas sans influence sur ce grand peuple américain que j'aime si profondément et dont les destinées, dans ma pensée, sont liées à la mission de la France. Vous voulez que j'élève la voix. Je le fais tout de suite et je le ferai en toute occasion.

Je n'ai presque rien à ajouter à votre lettre. Je la signerais à chaque ligne. Poursuivez votre œuvre sainte. Vous avez avec vous toutes les grandes âmes et tous les bons cœurs.

Il est impossible, je le pense comme vous, que dans un temps donné, dans un temps prochain, les États-Unis d'Amérique ne renoncent pas à l'esclavage. L'esclavage dans un tel pays! Y a-t-il contresens plus monstrueux? C'est la barbarie installée au cœur d'une société qui, tout entière, est l'affirmation de la civilisation. La liberté portant une chaîne, le blasphème sortant de l'autel, le carcan du nègre rivé au piédestal de la statue de Washington! C'est inouï. Je dis plus : c'est impossible.

C'est là un fait qui se dissoudra de lui-même. Il suffit pour qu'il se dissolve de la clarté du dix-neuvième siècle.

Quoi! l'esclavage à l'état de loi chez cette illustre nation qui prouve depuis soixante ans le mouvement par la marche, la liberté par la prospérité! l'esclavage aux États-Unis! Il est du devoir de cette grande République de ne pas donner plus longtemps ce, mauvais exemple. C'est une honte! et elle n'est pas faite pour baisser le front! Ce n'est pas quand l'esclavage s'en va de chez les vieux pays, qu'il peut être recueilli par les jeunes nations. Quoi! l'esclavage s'en irait de Turquie et il resterait en Amérique! Quoi! on le chasse de chez Mustapha et on l'adopterait chez Franklin! Non! Non! Non!

Il y a une logique inflexible qui développe plus ou moins lentement, qui façonne, qui redresse, selon un mystérieux modèle que les grands esprits entrevoient

et qui est l'idéal de la civilisation, les faits, les hommes, les lois, les mœurs, les peuples; ou, pour mieux dire, sous les choses humaines il y a les choses divines. Que tous les cœurs généreux se rassurent!

Il faut que les États-Unis renoncent à l'esclavage, ou il faut qu'ils renoncent à la liberté. Ils ne renonceraient pas à la liberté! Il faut qu'ils renoncent à l'esclavage ou qu'ils renoncent à l'évangile. Ils ne renonceraient pas à l'évangile!

Recevez, Madame, avec mon adhésion la plus vive, l'hommage de mon respect..

—
A Monsieur Partriarieu-Lafosse,
Président de la Cour d'assises.

5 juin 1851.

Monsieur le Président,

Mon fils Charles Hugo est cité à comparaître devant la Cour d'assises présidée par vous, mardi 10 juin, sous l'inculpation d'outrage au respect dû aux lois, à propos d'un article sur l'exécution du condamné Montcharmont.

Mon fils désire être défendu par moi et je désire le défendre.

Aux termes de l'article 293 du Code d'instruction criminelle, je vous en demande l'autorisation.

Recevez l'assurance de ma considération distinguée.

—
A Brofferio.

Paris, 7 août 1851.

Cher et éloquent confrère,

J'ai bien tardé à vous répondre; mais vous savez quelles tempêtes nous avons traversées. La république, la démocratie, la liberté, le progrès, tous les principes et toutes les réalités du dix-neuvième siècle ont été remis en question, le mois passé. Il a fallu, huit jours

durant, défendre cette grande brèche et repousser l'assaut furieux du passé se ruant sur le présent et sur l'avenir.

Dieu aidant, nous avons vaincu. Les vieux partis ont reculé, et la révolution a fait en avant tous les pas qu'ils ont fait en arrière. Vous savez déjà toutes ces bonnes nouvelles, mais c'est une joie pour moi de vous les redire, à vous, Brofferio, qui portez si haut et si

fièrement le drapeau du peuple et de la liberté dans le Parlement du Piémont.

Cher collègue, — car nous sommes collègues : outre le mandat de nos patries, nous avons le mandat de l'humanité, — cher et éloquent collègue, je vous remercie pour le courage que vous me donnez, je vous félicite pour les progrès que vous accomplissez, et je serre vos deux mains dans les miennes.